

Second degré

IL ETAIT UNE FOIS

Il était une fois, un professeur, véhiculant, tant bien que mal, l'expression libre avec elle. Elle la véhiculait d'un C.E.S. à l'autre 4 fois la semaine, 13 heures d'espagnol, 5 heures de français en 4e.

Peu à peu, elle découvrait, au fil des heures, qu'on ne pouvait enseigner l'espagnol que si l'on restait sempiternellement disponible, comme en français, et que parler uniquement espagnol restait un jeu réservé aux conférences pédagogiques de Messieurs les Inspecteurs généraux ; que, lorsque des enfants avaient besoin de l'adulte que vous êtes, pour leurs mises au point, pour leurs découvertes, vous ne pouviez plus exiger d'eux, en 4e ou 3e, que cela se fasse en Espagnol, sans bloquer toute communication vraie.

Ainsi, Fred, en troisième, m'apporta quatre dessins à la fin d'un cours d'Espagnol. Quatre dessins ! Il les avait longuement mûris tout au long de ses journées au Centre des hémophiles. Je les regardai longuement, et lui dis seulement :

- Merci à toi. Tu veux qu'on en parle ?
- Oui.
- Je peux les montrer à d'autres ?
- Oui.

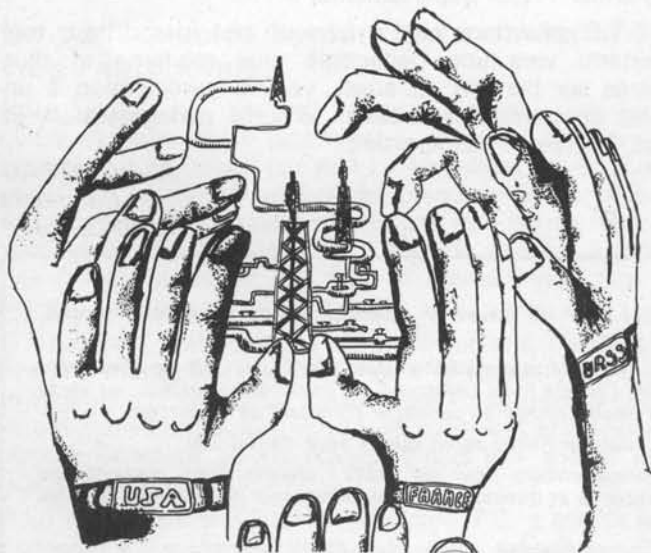
Le lendemain, en troisième, au cours d'espagnol, les copains ont analysé, approfondi, recherché ce que, eux, sentaient. Fred intervenait, précisait, étayait par un geste, et nous allions sans cesse de ce que nous ressentions à la genèse de sa création — en français, bien sûr —. La cloche a sonné, mais nous avions si peu envie de nous séparer...

J'ai repris les dessins et j'ai émigré dans l'autre C.E.S. en troisième et en espagnol ! Je leur ai proposé les dessins. Silence respectueux.

- Un troisième ?
- Oui ; vous voulez en discuter ?
- Est-ce qu'on pourrait les regarder, écrire ce que c'est pour nous, puis après, on en discuterait, et nous nous dirions seulement ce qu'il a voulu dire ?

La « contemplation » s'organise peu à peu. Circule la feuille avec le dessin. Le silence est lourd, intense. Chacun cherchant à ne pas tricher avec lui-même. J'ai ramené à Fred les analyses de troisièmes qu'il ne connaissait pas.

Il a été sidéré de constater combien, par le dessin, la communication passait bien. Bouleversé par certaines analyses, il a répondu, par écrit, aux deux dernières (« Je crois que celui qui a fait le dessin a peur de la mort. » - « Je pense que, quand le dessin a été fait, Fred était déprimé. En effet, à mon sens, son dessin représente la mort. La mort n'est que pourriture. »).



« Franchement, il est fort possible que la mort me fasse peur, et il est vrai que ce dessin a été fait dans un moment où j'étais déprimé. Mais le jour où je serai sur le point de rendre l'âme, je sais que j'aurai profité au maximum de la vie, et alors j'éclaterai d'un rire saccadé et ironique à m'en faire éclater les poumons, qui pourrait traduire : « Soyez la bienvenue. »

Voilà, tout cela s'est déroulé dans un cours d'espagnol, mais en français.

Au-delà de toutes nos découvertes mutuelles, nous avons envie de communiquer. Alors, nous communiquons AUSTI en espagnol, et nous avons ensemble droit à l'erreur, au mot mal prononcé, etc. Les textes libres en espagnol surgissent, peut-être parce que nous avons pris le temps de vivre.

Mais j'accuse.

Je nous accuse, nous, adultes, de souvent ne pas savoir écouter les enfants, de passer à côté de tout ce qu'ils sont capables de nous donner.

J'accuse notre système d'un énorme gaspillage, gaspillage au nom de l'efficacité, au nom des examens, au nom des programmes. Dans une classe de 35 élèves, je serais probablement passée à côté de Fred, sans voir qu'il dessinait sans arrêt.

Si j'en croyais encore les circulaires officielles, j'imaginerais encore que m'en tenir à la langue espagnole pourrait suffire.

SUFFIRE A QUOI ?

Annette DAVIAS
Lycée Pont-de-Beauvoisin
Isère